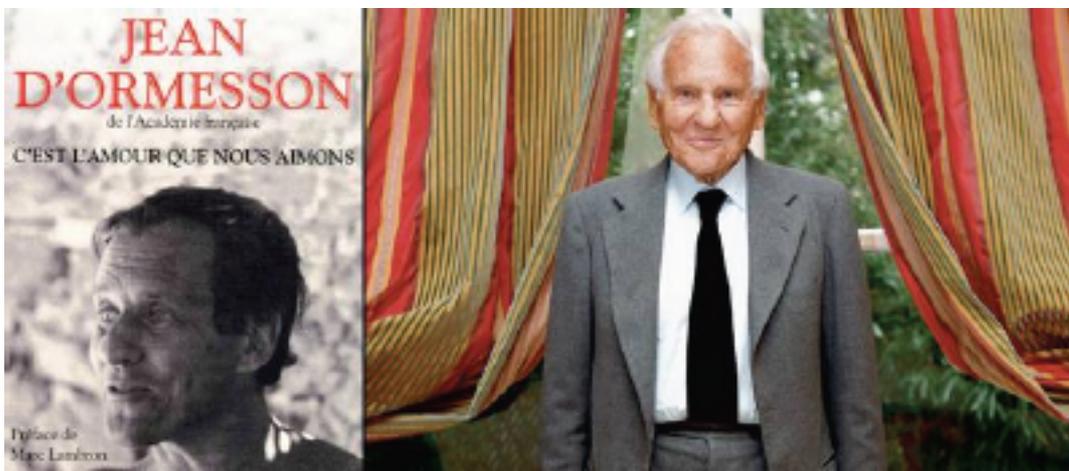


Le Point

17 mai 2012

ALORS QUE SONT RÉÉDITÉS SES ROMANS D'AMOUR SOUS LE TITRE DE *C'EST L'AMOUR QUE NOUS AIMONS* (ROBERT LAFFONT/BOUQUINS), JEAN D'ORMESSON POURSUIT SES CONFESSIONS AU POINT : L'ACADÉMIE, LA PEAU ET DIEU.

Partie II. Jean d'Ormesson : "J'ai été trop soumis au conformisme"



Dans "L'amour est un plaisir", votre premier roman, trois jeunes hommes et une jeune fille s'élancent en cabriolet sur les routes de Provence, en juillet, ivres d'amitié et de soleil. Est-ce que cette image n'est pas datée, aujourd'hui ? Conseilleriez-vous à la jeunesse de continuer à filer sur les routes pour mieux aimer la vie ?

Cette histoire est inscrite dans une époque, c'est vrai. *Sur la route*, de Kerouac, c'est en 1957. Eh bien, *L'amour est un plaisir*, c'est presque du Kerouac, mais du Kerouac sans drogue, du Kerouac malheureusement soft... Vous avez peut-être raison, l'image est datée, en ce sens que les routes sont devenues des autoroutes et qu'on y passe beaucoup de temps dans les embouteillages... À cette époque, le vendredi soir, il nous arrivait souvent, après le turbin, de décider de partir pour Rome, juste pour avoir le plaisir de prendre le petit déjeuner le lendemain sur une place au soleil. Maintenant, cela aurait peut-être moins de charme, je ne

sais pas. Mais mon rôle n'est pas de donner des leçons à la jeunesse. L'idée que les vieillards ont de l'expérience, je n'y crois pas du tout. La jeunesse ne doit pas en tenir compte, il faut qu'elle fasse ce qu'elle croit.

Dans vos livres, le véhicule de l'amour, c'est une décapotable. Aujourd'hui, c'est Facebook. Vous avez essayé ?

Non, car j'ai simplifié ma vie. Je n'écris plus de préfaces, je ne vais plus dans les colloques, et le téléphone portable, Internet et donc Facebook me sont complètement étrangers. Je ne porte pas de montre non plus, car la tyrannie du temps est une atteinte grave à la liberté. Contrairement aux souliers. J'ai beaucoup aimé les souliers, au point d'avoir, pendant un temps, dépensé tout l'argent que je gagnais chez Gatto, le cordonnier du roi d'Italie. J'étais bizarre.

La liberté, ça vous semble être le bien le plus précieux ?

Oui. Quand j'ai dirigé *Le Figaro* et que j'étais obligé de porter une montre, et obligé de ne plus écrire, j'ai trouvé cela passionnant, mais je ne peux pas dire que j'ai été profondément heureux. Et quand j'ai démissionné de la direction du *Figaro*, j'ai été malheureux deux heures, et puis juste après je me suis dit : "Tu es vivant." Et j'ai écrit tout ce que je n'avais pas pu écrire. À l'Unesco, j'ai été très heureux. Je travaillais, mais j'avais l'esprit libre. Le soir, j'écrivais, le dimanche aussi. J'étais un écrivain du dimanche, et c'était bien. Je travaillais au Conseil de la philosophie et des sciences humaines. Vantons-nous un peu : il y avait aussi un Conseil des sciences sociales dont le secrétaire général était un jeune ethnologue pas encore très connu qui s'appelait Claude Lévi-Strauss. En revanche, quand on m'a proposé de gravir les échelons de la hiérarchie, j'ai hésité, mais j'ai refusé, je me suis dit que j'allais être prisonnier. Roger Caillois, que j'ai beaucoup aimé, a été dévoré par l'Unesco. Beaucoup de mes amis pour qui j'avais de l'affection ont été dévorés par leur travail et ont perdu à jamais leur liberté.

Dans la vie, il faut avoir des antimodèles ?

Il ne faut surtout pas faire comme ceux qui ne sacrifient pas tout à la littérature. Peut-être n'ai-je pas été assez loin dans ce sens...

Que voulez-vous dire ?

Je me demande parfois si je n'ai pas été trop soumis aux institutions, qui sont une école du conformisme. La tradition, la vanité... Gide ou Malraux étaient plus libres que moi. Mon oncle Wladimir avait essayé, en son temps, d'attirer Malraux à l'Académie. Mais Malraux lui avait répondu que son médecin lui avait interdit d'y aller. "Je soupçonne son médecin de s'appeler le docteur Nobel", disait Wladimir. Gide et Malraux pensaient sans doute que l'Académie n'était pas fameuse pour la littérature. Peut-être que, comme Oscar Wilde, la seule chose à laquelle je ne résiste jamais, c'est la tentation.

Dans la préface qu'il a rédigée pour ce volume, Marc Lambron parle de vos personnages comme de "tempéraments héliotropes, à l'humeur indexée sur la couleur du ciel". Grand bleu et soleil, c'est encore une recette qui marche pour trouver le bonheur ?

Je ne crois pas que le soleil soit très passé de mode...

Etes-vous païen ?

Je me sens écartelé entre catholicisme et paganisme. Dans le paganisme, c'est le corps et la vie qui sont au premier plan, et cela compte énormément pour moi. Pourquoi ai-je tant aimé Jeanne Hersch, qui a écrit *L'étonnement philosophique* ? Pourquoi ai-je tellement aimé Lucien Jerphagnon ? Parce que la philosophie, chez eux, n'étouffait pas la vie.

En ces temps de noirceur économique, d'orage politique, faut-il encore miser sur le soleil ?

Ce n'est pas parce qu'on aime le soleil qu'on n'est pas concerné par le malheur du monde. À l'époque aussi, il y avait des orages politiques, la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie, ce n'était pas gai... Pour quelqu'un comme moi, gaulliste, l'affaire des harkis a été ravageuse. Nous avons laissé tomber des centaines de milliers de gens qui avaient eu confiance en nous. Nous les avons trahis. Comment voulez-vous que cela ne nous retombe pas dessus ?

Que voulez-vous dire ? Nous payons cela aujourd'hui ?

Ecoutez, nous sommes coupables à l'égard des juifs et nous sommes coupables à l'égard des musulmans. Malheureusement, peu de gens s'en rendent compte. J'ai fait une émission où j'ai dit que j'admiraais beaucoup l'islam, qui est une grande religion. J'ai reçu pas mal de lettres d'insultes.

Vos romans de jeunesse sont des romans avec soleil, mais sans écrans. Quels sentiments vous inspirent les jeunes gens d'aujourd'hui, qui regardent beaucoup moins le soleil que leurs écrans rétroéclairés ?

Ils m'épatent un peu. Quand je suis entré à l'École normale, j'ai été payé comme fonctionnaire à 19 ans et le chômage était pratiquement à zéro. Maintenant, le taux de chômage est à 10 %. Et il est à 20 % en Espagne. Ils sont vraiment courageux, et parfois j'aimerais savoir mieux ce qu'ils pensent.

Vous n'interrogez pas votre petite-fille, Marie-Sarah ?

Ma petite-fille est une chance dans ma vie. J'essaie surtout de la laisser tranquille. Quant aux écrans...

C'est tellement vrai, ce que vous dites. Je me souviens d'Aron, à la fin de sa vie, qui donnait une conférence au Salon du livre de Paris. Il y avait trente personnes devant lui. Je me promène et je vois un écran qui reproduit l'image et la voix d'Aron, avec 200 personnes devant... L'écran remplace la présence, l'écran remplace la vie. L'écran, c'est normalement ce qui fait écran. Or c'est lui qui désormais a préséance sur l'existence. Internet est un instrument formidable. Comment le nier ? On y trouve tout ! Quand je fais faire une recherche, je donne une phrase et on me trouve le texte entier... C'est formidable quand on sait chercher, mais ce que je trouve négatif, car dangereux, c'est cette idée de "surfer sur Internet". C'est la dispersion organisée ; il faut lutter contre la dispersion.

Vous pensez toujours, comme Valéry, que ce qu'il y a de plus profond chez l'homme, c'est la peau ?

Oui, la peau est importante. Il y a deux choses importantes : la peau et Dieu. Qu'il existe ou qu'il n'existe pas. Mais la peau, c'est important, car c'est ce qui nous permet de connaître le monde. Nous ne savons jamais rien d'autre du monde que ce que nous avons goûté, caressé, humé. Quel est l'écrivain qui me

plaît peut-être encore plus que Chateaubriand ? Montaigne, parce que c'est un écrivain de la peau. Oui, la peau, et Dieu. La peau dont nous savons tout et Dieu dont nous ne savons rien.

Vous doutez toujours de son existence... mais vous espérez qu'il existe ?

Oui, sinon ça ne vaut même pas la peine de se suicider... Je suis agnostique, c'est-à-dire que je ne sais rien sur Dieu. Mais oui, j'espère bien qu'il existe. Grâce à lui, il y a une surprise merveilleuse qui m'attend. Et je suis impatient de savoir ce qui va se passer après...

Vous pensez souvent à la mort ?

Très peu. Spinoza dit que la philosophie est méditation de la vie, non de la mort. Mais la mort est la fin et le couronnement de toute vie. Elle fait partie de la vie. Elle est peut-être la vie même. Elle en est en tout cas l'essentiel.

Que vous reste-t-il à accomplir ?

Un livre. Ou deux.

On vous reproche souvent d'écrire le même livre...

On me reproche deux choses. D'abord, c'est vrai, d'écrire tout le temps le même livre. Je réponds : heureusement ! Mauriac disait : "C'est une malédiction. Dès que j'écris quelque chose, c'est du Mauriac !" Eh bien, dès que j'écris quelque chose, c'est du d'Ormesson. Ça vaut ce que ça vaut, mais déjà on le reconnaît... On m'a dit aussi : vous avez écrit plusieurs fois votre dernier livre. C'est vrai ! *Au revoir et merci*, c'était mon dernier livre, et *C'était bien*, plus récemment, c'était aussi mon dernier livre. J'ai essayé de ne plus écrire... eh bien, je ne peux pas. Écrire est très difficile, mais ne pas écrire est impossible. Essayer de ne pas écrire, c'est comme croire qu'on serait mieux sans pisser ou, selon la belle formule de Kant, être comme les hirondelles, qui pensent qu'elles voleraient mieux si l'air ne les gênait pas...

Jean d'Ormesson écrivain du bonheur, ça ne vous lasse pas comme définition ?

Oui, ça me fatigue : je sais très bien que le monde est dur. Vous savez quel est mon souvenir le plus ancien ? Je suis à Munich, où mon père représente la

France. Je dois avoir six ans. Je suis au balcon, et sous les fenêtres passent des hitlériens avec leurs drapeaux. Ils chantent. Et très bien. J'applaudis - et je reçois une gifle de mon père. La seule claque que j'aie jamais reçue de lui. Mon père était très tolérant, et il a eu, plus tard, cette phrase très forte pour m'expliquer cette gifle : "Il y a une limite à la tolérance, c'est l'intolérable." Tout cela pour vous dire que j'ai appris très vite que la vie et l'histoire étaient tragiques. Heureusement qu'il y avait les juifs, mon père, de Gaulle et quelques personnes convenables...

Alors, pourquoi autant de gaieté dans vos livres ? Pour être "convenable", vous aussi ?

Par raison, par pragmatisme. On passe quand même très peu de temps ici, non ? J'ai été jeune, et les jeunes gens vieillissent. Ça va très vite, on me l'a dit et répété, et maintenant je suis en mesure de réaliser que c'est vrai. Alors, autant en profiter. Autant essayer d'être heureux, et peut-être de tâcher de rendre les autres heureux. Ou d'être rendu heureux. J'ai un grand talent, vous savez : c'est que je me souviens même de mes amours malheureuses avec une espèce de félicité qui n'est pas masochiste...

La douceur de vivre ferait mieux de compter ses jours, car la barbarie arrive, entend-on parfois. Sommes-nous au bord d'une catastrophe ?

Je pense que le monde a toujours été au seuil des catastrophes, que les catastrophes n'ont pas été évitées et qu'elles nous arriveront aussi. Malraux, je crois, disait : "Paris aussi fera de très belles ruines." Tout ce qui est autour de nous, là, est condamné. Notre vie est condamnée, mais ça n'empêchera pas les gens d'être heureux... Le monde est tricoté comme ça : vous poursuivez des choses que vous n'atteindrez pas, et vous devez les poursuivre. Tout ce que vous aimez disparaîtra, mais vous serez très heureux quand même. Le monde est une vallée de larmes, et c'est une vallée de roses. Si vous dites que c'est exclusivement une vallée de roses, vous êtes un imbécile, et si vous dites que c'est exclusivement une vallée de larmes, vous êtes un imbécile aussi. Des larmes et des roses, oui ! Et l'idéal, c'est de dire merci pour les roses et merci aussi pour les épines. C'est un peu difficile, mais nous sommes obligés d'être un

peu héroïques, c'est-à-dire un peu gais, même si les barbares arrivent, et ils finiront bien par arriver...

Vous avez l'impression d'appartenir à un monde ancien ?

Mais comment ! Très, très fortement ! Le grand secret du monde, c'est qu'il est toujours nouveau. C'est même le thème de mon prochain livre ! Oui, mon monde est fini. C'est moins fort qu'en 1789, c'est moins fort qu'en 1848. C'est évidemment moins fort qu'en 1917, mais oui, le monde dans lequel j'ai vécu est fini. L'image remplace le mot, l'écran remplace la vie. Si ce n'est pas un nouveau monde, qu'est-ce que c'est ? Le roman ne va pas disparaître, mais il n'est clairement plus en ascension. Et pourquoi devrait-il durer davantage que le sonnet, l'ode, l'épopée ou la tragédie classique ? Le livre en papier lui aussi va disparaître. Mais le plus grave, pour nous au moins, ce n'est pas que le monde disparaisse : c'est que, vous et moi, nous allons disparaître, même si nous ne le croyons pas !

Incredible aussi : vous allez jouer Mitterrand au cinéma...

C'est un film produit par Étienne Comar [*Des hommes et des dieux*] et réalisé par Christian Vincent. Ils sont très sympathiques et très doués tous les deux. Je peux juste vous dire que c'est l'histoire d'un président qui en a assez de la cuisine officielle et qui veut une cuisine des terroirs, au cassoulet... Alors, il fait venir une dame, une cuisinière, qui a eu une vie extraordinaire. C'est sur cette vie qu'on fait le film, et c'est la merveilleuse Catherine Frot qui joue cette dame.

Et vous, vous jouez Mitterrand ? Un dieu et des hommes ?

Je ne joue pas Mitterrand, je joue un président de la République. Il ne s'agit pas d'imiter l'un d'entre eux.

Mais on ne s'improvise pas acteur. Comment avez-vous fait ?

Je me suis amusé à la folie ! Je me suis levé à 6 heures du matin, pour être sur place à 8 heures. J'avais deux heures d'habillement, de coiffure, de maquillage. Ensuite, vous savez ce qui se passe principalement sur un tournage : on attend. J'ai recommencé les scènes vingt fois, vingt-cinq fois au début, et puis Catherine Frot, qui est exquise, m'a aidé.

Les femmes, ça reste important pour vous ?

Comment, important ? Penser qu'on pourrait tuer, voler, changer radicalement de vie pour une femme nous est arrivé à tous. Aimer ! Avec la mort de ceux qu'on aime, c'est l'expérience la plus bouleversante de la vie, non ?

Mais les femmes, vous les regardez encore ?

Mon Dieu ! Les regarder, oui.

Nous parlions de la peau... La peau qui se fane, les peaux jeunes qui s'éloignent... C'est difficile à supporter ?

C'est embêtant. C'est ce qui a inspiré à Romain Gary un très beau livre, *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable...* Et à Kawabata *Les belles endormies*. Il faut se résigner à passer du rôle d'amant au rôle de grand-père... Je suis un assez bon grand-père.

C'est l'amour que nous aimons (regroupe L'amour est un plaisir, Un amour pour rien, Au revoir et merci, Le vent du soir", Tous les hommes en sont fous, Le bonheur à San Miniato), de Jean d'Ormesson.

Préface de Marc Lambron (Robert Laffont/Bouquins, 1 286 p., 30,50 euros). Jean d'Ormesson sera le président du Festival du livre de Nice, du 8 au 10 juin 2012.

Christophe Ono-Dit-Biot